

qui n'avoit plus de connoissance, nous trouvâmes dans sa chemise plusieurs paquets de petits cailloux bien enveloppés; & comme je ne me connoissois guère en pareille marchandise, je la regardois attentivement. J'entendis une voix foible, qui, de la foule des morts & des mourans, me disoit : *Diemainté, diemainté, signor; fortouna, fortouna.* C'étoit un portugais expirant, qui, dans la crainte que notre ignorance ne nous fît mépriser & perdre un butin si précieux, avoit la bonté de nous en faire connoître la valeur. C'étoit une quantité considérable de diamans bruts. Il y en avoit du moins pour trois cents mille livres, si j'en juge par la part que j'en eus. J'en vendis à Nantes en 1713 une partie à M. de Bonnefond, commissaire à Brest; & à M. de Pradine, frère de ce M. de Cazali, capitaine de corsaire, dont j'ai parlé.

Je gardai cinq ou six jours une vingtaine de portugais qui ne voulurent pas mourir de leurs blessures. Nous fîmes tous nos efforts pour les engager à rester avec nous, & à remplacer les camarades que nous avions perdus. Ces portugais, si braves & si dignes d'être flibustiers, ne furent point tentés de cette qualité; ils aimèrent mieux l'état obscur de bourgeois de Rio-Janéiro. Nous les mîmes donc à terre à vingt-cinq lieues de cette ville, leur laissant leurs